



ÉLOGE DE JACQUES ARLET

Par M. Pierre LILE¹

Jacques Arlet nous a quittés fin novembre dernier. Un an auparavant, il avait eu la joie de fêter ses 100 ans, un verre de champagne à la main, comme en témoigne une très sympathique photographie parue sur internet. C'est pour moi un privilège de pouvoir faire devant vous son éloge, car il me donne en même temps la possibilité de rendre hommage au dernier de mes trois mentors, avec le doyen Lazorthes et madame Enjalbert, qui m'ont introduit puis accompagné au sein de notre académie.

« Monsieur » Arlet, comme je l'ai toujours appelé, était fort connu sur la place de Toulouse, comme professeur de médecine et hospitalier, par ses activités de double académicien et surtout comme historien de la Ville rose. C'est de ces trois activités que je voudrais vous entretenir.

Il est né en 1920 à Nancy, son père ingénieur des Mines ayant son poste en Lorraine. Il fait ses études secondaires à Paris au Collège Saint-Louis de Gonzague et commence celles de médecine dans la même ville, les continue à Bordeaux puis à partir d'octobre 1940 à Toulouse alors en zone libre (nous sommes sous l'Occupation). Externe à l'Hôtel-Dieu, puis interne dans un service de médecine générale à Purpan en 1947, cherchant à se spécialiser, il s'intéresse à une partie de la médecine interne groupant en vrac : sciatique, goutte, rhumatismes, tumeurs des os, séquelles de fractures..., mais qui n'existait pas

¹ Éloge prononcé à l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse à la séance du jeudi 14 avril 2022

en tant que spécialité. Il y avait alors seulement une activité de haut-niveau clinique à Aix-les-Bains (docteur Jacques Forestier) et à Paris (professeur De Sèze), qui l'incite à un apprentissage indispensable dans ces deux villes. Plus tard, entre 1952 et 1954, il travaillera comme chercheur au Collège de Harvard à l'hôpital général du Massachussets à Boston, auprès du professeur Bauer ; puis à l'université d'Oxford, auprès du professeur Trueta, Catalan exilé en Angleterre après l'arrivée de Franco et qui sera le pionnier de l'aventure de la vascularisation osseuse et de l'importance de celle-ci dans toute la pathologie de l'appareil locomoteur.

C'est justement dans ce domaine qu'il développe à Toulouse l'étude des maladies de la hanche, notamment de la nécrose de hanche, et qu'il crée dans le service du professeur Paul Ficat, à l'Hôtel-Dieu, un groupe autonome de recherche, ce service devenant alors un véritable département de pathologie ostéo-articulaire regroupant dans le même lieu médecine, chirurgie, rééducation, laboratoire, une nouveauté à Toulouse à cette époque ! Il travaille particulièrement à l'examen des fragments de moelle osseuse, carotte obtenue par le forage de la tête fémorale atteinte, qui lui révèle qu'il existe non pas un mais plusieurs stades de nécrose possibles et surtout un stade 1, *pré-radiologique*, le seul accessible à une thérapeutique. Plus tard, toujours avec son ami Ficat, il organisera à Toulouse plusieurs symposiums internationaux où il exposera cette avancée majeure, souvent controversée alors, mais devenue vite une évidence. En 1989, se crée à Londres, sous sa directive, l'ARCO - Association de recherches sur la circulation osseuse -, très cosmopolite, où travailleront ensemble Français, Anglais, Japonais, Américains, Coréens, qu'ils soient cliniciens, chercheurs en physiologie expérimentale ou en médecine nucléaire. Leurs travaux figureront dans un bulletin publié deux fois par an. Il en sera le président fondateur durant cinq ans.

Médecin des hôpitaux, puis professeur de médecine à l'Université Paul Sabatier dès 1973 et chef du service de rhumatologie du CHU de Rangueil, malgré ses travaux, il est un enseignant attentif à ses élèves, comme à ses malades : cours et conférences, consultations hospitalières, expérimentations thérapeutiques, direction de thèses, multiples publications dans la presse rhumatologique internationale, ouvrages médicaux associant ses collaborateurs. Il laissera le souvenir d'un maître d'une grande humanité.

En 1987, deux ans avant l'arrêt de son activité hospitalière, il est élu membre correspondant dans la classe des sciences de notre Académie, trois ans après membre titulaire. Il en deviendra rapidement archiviste en succession de Louis Campan. Assidu dans sa fonction, il en assume tous les aspects : rapporteur des Prix de l'année 1987, présentation ou promotion de plusieurs candidats, rédacteur de nombreux « éloges ». En janvier 1995, il rédige un rapport détaillé faisant le point sur notre Médailler, une collection de monnaies qui fut achetée par l'Académie en 1763 aux héritiers de monsieur de Saint-Amand, ex-trésorier perpétuel. Ses communications furent toujours enrichissantes, comme par exemple : « Les médecins dans l'œuvre de Georges Simenon » où il remarque que les portraits dessinés sont assez remarquables depuis le médecin de campagne, le légiste ou celui du Grand patron ; « Le choléra de 1832 vu de Toulouse » ; « Notre académie, tribune des médecins et chirurgiens toulousains au XVIIIe siècle » ; ou encore dans le domaine de l'art, « Toulouse romantique vue par un peintre de talent, Léon Soulié, artiste un peu injustement oublié ». Vous le voyez, nombre de ses communications témoignent de son grand intérêt pour l'histoire de la médecine. Il disait toujours que la médecine comme l'art sont « *enfants du passé* ». En 2002, il est élu Mainteneur des Jeux Floraux et il partagera ses activités entre les deux Académies.

J'ai parlé tout à l'heure du verre de champagne, j'aurais dû aussi mentionner la grande satisfaction que lui apporta la parution de son dernier et dix-huitième ouvrage, *Les cent merveilles de Toulouse*, car il me semble que l'écriture a toujours compté pour lui autant que la médecine. Au-delà des chroniques bien connues de vous tous sur la vie à Toulouse au XIX^e siècle, grand succès de librairie..., et des séances de signatures qu'il affectionnait, en témoignent pour moi trois biographies remarquables : en 1988, celle de son maître, Jacques Forestier, un des plus grands rhumatologues français, mais où deux chapitres seulement de l'ouvrage sont consacrés à son parcours médical, tant le reste de sa vie est riche en événements de toutes sortes, en particulier olympiques ; en 1992, celle de Casy Rivière, ce curé d'Ariège, ami des poètes, profondément original, qu'il avait bien connu et dont il avait pu consulter toute la correspondance avec des écrivains célèbres comme Mauriac, Montherlant ou Kessel ; en 2008, celle du *Général La Fayette, gentilhomme d'honneur*, titre de l'ouvrage. Grâce à une documentation exceptionnelle, notamment celle de la bibliothèque du Congrès à Washington, il a pu éclairer la vie compliquée et controversée du héros de la Guerre d'indépendance américaine, durant la Révolution française, mais aussi dans les prisons autrichiennes ou après la Restauration. Donc un historien à part entière.

Mais aussi, amateur de peinture, de musique et de littérature, membre de plusieurs sociétés savantes en France et à l'étranger, double académicien dans notre ville, le professeur Arlet me fait penser à un de ces médecins du XVIII^e siècle qui, dans l'esprit de *L'Encyclopédie*, surent être en même temps botanistes, naturalistes, poètes, écrivains et... parfaits académiciens.

Je voudrais terminer cet éloge par un souvenir qui, je pense, lui aurait plu. Ses parents étaient tous deux Périgourdins et moi-même, ayant passé mon enfance à Périgueux. Il nous arrivait, lors de nos réunions de travail du mardi aux archives, d'évoquer ensemble la magie de la Dordogne et ceux qui l'avaient ressentie : nous parlions ainsi de Fénelon, exilé dans ses terres par Louis XIV à la suite de la fameuse querelle du Quiétisme, arrivant en carrosse, le soir tombé, vers Salignac, quitté 30 ans auparavant et se demandant, je cite² : « *quel étrange charme l'avait donc possédé dès les premiers éclats sur la Vézère, jusqu'à ce soir qui attisait l'envoûtement de sa vallée ?* » Ou, deux siècles plus tard, dans l'entre-deux guerres, d'Henry Miller quittant les Etats-Unis pour la Grèce et visitant auparavant la Dordogne. Dans le prologue de son merveilleux *Colosse de Maroussi*³, il écrit : « *Un coup d'œil sur la rivière noire et mystérieuse du haut de la magnifique falaise, quand on sort de Domme, suffit pour qu'on emporte un souvenir d'une gratitude impérissable* », et plus loin : « *Il se peut qu'un jour la France cesse d'exister mais la Dordogne survivra tout comme les rêves dont se nourrit l'âme humaine* ».

2 Anne-Sophie Jacouty, *Du côté où se lève le soleil*, Philippe Rey, 2006.

3 Henry Miller, *Le Colosse de Maroussi*, éditions du Chêne, 1958.

